

Les magistrats se réunirent, et les gendarmes vinrent pour arrêter le mari et la femme et les conduire devant les juges.

Le mari persistait toujours à dire qu'il n'avait aucun trésor, mais la femme, effrayée par l'appareil de la justice, avoua tout ce qu'on voulut; elle raconta où elle avait trouvé le trésor, comment elle l'avait bien vite apporté à son mari qui était fâché contre elle, mais qui lui avait pardonné à cause de l'or qu'elle avait trouvé.

Quand elle eut tout raconté, le président du tribunal, un homme très-spirituel, voulut donner encore plus de force à la déclaration de l'imprudente en lui faisant préciser le jour et l'heure; mais lorsqu'il lui demanda si elle se rappelait quel jour elle avait fait cette trouvaille, elle s'écria de l'air le plus naïvement étonné du monde, qu'il était bien impossible qu'elle l'oubliât, et que chacun dans le pays devait se souvenir comme elle du jour mémorable où avait eu lieu la terrible bataille des poules.

À ces mots, chacun se regarda d'un air stupéfait, et le mari s'écria de nouveau, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises, que sa femme était folle, et que personne ne devait attacher la moindre importance à ce qu'elle pouvait dire.

Ce fut un peu l'avis de tout le monde, surtout quand on entendit la bonne femme soutenir avec entêtement que le combat des poules avait eu lieu, que plus d'un millier de ces intéressantes et belliqueuses volailles lui avaient passé sur le corps, et qu'elle avait été pendant trois jours malade de la frayeur qu'elle avait éprouvée.

Le mari fut donc acquitté, grâce à la sage précaution qu'il avait eue de faire accroire à sa femme un conte invraisemblable, et la malheureuse idiote fut, à partir de cette époque, nommée la folle à plusieurs lieues à la ronde.

Ce conte prouve deux choses:

1o. Qu'il n'y a pas de meilleurs compères que les compères de bonne foi;

2o. Qu'un honnête magistrat doit toujours accumuler le plus de preuves possible du délit, car souvent ces preuves se détruisent l'une l'autre, et il en résulte une confusion qui ne peut que plaire aux délinquants, puisqu'elle leur fournit fréquemment les moyens de paraître blancs comme neige.

L'inconduite abrutit l'esprit et déprave le cœur.

Je ne parle pas des pièges affreux que la débauche tend à la jeunesse; je tire le voile sur des excès qui naissent de l'inconduite et qui la perpétuent, qui peuvent causer la perte de la santé, une vieillesse précoce, des infirmités prématurées, qui peuvent même conduire d'égarement en égarement jusqu'à l'oubli des prescriptions de l'honneur et jusqu'à une rupture ouverte avec les lois. De tels

détails seraient aussi inutiles que pénibles. Je ne m'adresse point ici aux hommes chez qui la dissipation engendre la dépravation. Qu'aurais-je à leur dire? Je m'adresse à ces ouvriers, malheureusement trop nombreux, à qui des habitudes d'intempérance et l'interruption fréquente du travail enlèvent toute possibilité d'améliorer leur sort.

Ce que je vais dire les étonnera peut-être, mais n'en est moins d'une incontestable vérité: c'est que l'inconduite trouve son plus terrible châtement en elle-même.

En effet, elle endort la conscience et finit par étouffer jusqu'à ses plus secrets murmures. L'âme, alors, cesse d'être capable de bons sentiments, de bonnes pensées. Les résolutions généreuses, si l'on est encore en état, je ne dis pas de les former, c'est impossible, mais de les accepter, ne durent qu'un jour; que dis-je un jour? quelques heures à peine. On travaille sans goût, uniquement par nécessité et comme par force. Le loisir est devenu un fardeau, l'occupation est un supplice. On se trouve condamné à une position à laquelle on n'aurait pu être réduit par la haine ingénieuse et persévérante du plus cruel ennemi. Mais est-il un ennemi aussi dangereux que celui qu'on a au dedans de soi?

Ce qui est encore pire, c'est que, du moment où l'on s'abandonne à l'inconduite, on se condamne à avoir uniquement pour société des gens que le même penchant domine. Le proverbe n'est que trop vrai: *Qui se ressemble s'assemble*. On ne voit plus, tranchons le mot, que des vauriens, et on les voit souvent. C'est dans ces réunions que l'on s'encourage mutuellement au vice. Là, on se vante de ses excès; là, on rit à qui mieux des tourments que l'on inflige à sa famille et des larmes que l'on fait couler.

Ainsi l'inconduite déprave le cœur; elle tarit la source des doux et purs sentiments. On ne mérite plus d'être aimé, on n'aime plus. On ne vit plus d'une vie d'homme, mais d'une vie de brute. En un mot, l'inconduite est l'ennemi mortel de l'ouvrier; elle lui rend le succès, le bien-être, le bonheur impossibles; enfin, quand les forces diminuent, elle se livre à la misère, qui, devenue à jamais sa hideuse compagne, le traîne chaque jour dans les plus abjects repaires, et le jette, malade, sur un grabat d'hôpital; vieux, dans les cabanons d'un hospice; mort sous le scalpel d'un carabin.

Mes lecteurs frémissent: je n'ai pas tout dit; et voici qui est plus horrible encore. Lasse de voir ses efforts impuissants et ses larmes dédaignées, l'épouse, dans son désespoir, cherche à s'étourdir: elle imite le mari. Les enfants sucent avec le lait le poison de tous les mauvais exemples; leur avenir se perd; la moralité leur devient pour ainsi dire impossible; de génération en génération le mal s'aggrave; et enfin, ces familles d'ouvriers, autrefois pures et honorées, ces familles riches dans leur obscurité, dégèrent en tribus de parias qui se transmettront de père en fils, de mère en fille, l'héritage de l'abjection et de la misère.

Voici ce que l'inconduite produit.

Le Moniteur Acadien.